

Isabelle Daunais, Alexandre Stefanescu, François Chalifour

Renald Bérubé

Numéro 136, hiver 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/62311ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bérubé, R. (2009). Compte rendu de [Isabelle Daunais, Alexandre Stefanescu, François Chalifour]. *Lettres québécoises*, (136), 48–49.



Isabelle Daunais (dir.), *Le roman vu par les romanciers*,
Québec, Nota bene, 2008, 190 p., 23,95 \$.

Les romanciers et leur roman, genre

Genre « sans règles ni frein », « conquérant », le roman n'hésite pas à se faire « mégalomane », écrivait jadis l'essayiste Marthe Robert dans *Roman des origines et origines du roman* (1972). Que racontent donc les romanciers quand ils causent de leur... genre?

Les huit articles qui composent le très intelligent ouvrage dirigé par Isabelle Daunais sont fort bien encadrés par le texte d'ouverture, « Milan Kundera : penser à l'intérieur du roman » de François Ricard, et celui qui clôt l'ensemble, « Marcel Proust : le fameux travail » d'Yvon Rivard. Si Kundera habite « le pays du roman » (p. 22-25), image-topos magnifique, Ricard distingue aussi avec à-propos entre « pensée romancière » (les essais d'un romancier) et « pensée romanesque » (réflexion sur le roman à l'intérieur d'un roman), Kundera ayant pratiqué les deux (p. 25 sq.). Proust a lui aussi pratiqué l'une et l'autre; il écrit, dans un passage du *Temps retrouvé* placé par Rivard en épigraphe à son article, se rappeler qu'il se demandait si le « fameux travail », celui d'écrire « son » roman, correspondait à sa réalité — était bien son pays en quelque sorte.

LE DESSIN CACHÉ

Ce qui permet à Rivard d'évoquer, en toute tendresse et pertinence, l'effet sur ses parents du « fameux travail » de lecture-écriture de leur fils (p. 167). Conclusion de Rivard après avoir appelé à la barre Gabrielle Roy, Virginia Woolf, Hermann Broch et Albert Camus, entre autres : comme René Girard, il croit que le « fameux travail » « est la prière secrète de tous ceux qui n'ont pas d'histoire, qui cherchent le dessin caché de leur vie » (p. 184), leur pays personnel.

Il est amplement permis de croire, à la lecture de ce recueil d'analyses critiques qui présentent les « lectures » du roman et de son histoire selon divers romanciers, que le « pays du roman » est une vaste contrée, que « la prière secrète » menant à la recherche du « dessin caché d'une vie » peut se psalmodier selon bien des partitions, certaines relevant, croient-elles en toute bonne foi, d'un imparable credo, de l'évidence; d'autres, au contraire, pratiquant le doute, quasi méthodiquement. Dans tous les cas, réponses assurées ou constamment à réaménager, c'est peut-être le questionnement qui mérite surtout l'attention.

SIMENON, DONC

Ainsi, André Gide (« André Gide : le roman pur » par Michel Biron) n'en finit pas, d'abord, de rôder dans les parages divers du genre romanesque, de s'inter-



ISABELLE DAUNAIS

roger sur celui-ci dans le sillage des articles de Jacques Rivière parus dans *La Nouvelle Revue française* en 1913 (p. 41-43). Nous retrouvons le même Rivière dans l'article qu'Isabelle Daunais consacre à Julien Gracq (« Julien Gracq : le roman d'aventures »); M^{me} Daunais a bien raison de souligner, dans sa « Présentation », « les liens qui unissent les romanciers, malgré les années et les contextes qui les séparent » (p. 6). Entre les articles sur Gide et Gracq, celui de Mathieu Bélisle, « Marcel Aymé : la liberté du roman ». Pas de lien entre ces trois-là, croyez-vous? Faux : ils partagent une admiration commune pour l'œuvre de Simenon, modèle du roman d'aventures selon Rivière pourrait-on dire. Même que l'auteur de *La jument verte* a préfacé une édition du *Chien jaune*, préface qu'utilise souvent Bélisle dans son analyse des visées romanesques d'Aymé. (Sujet de réflexion : Gide admirait surtout et Simenon et Dostoïevski.)

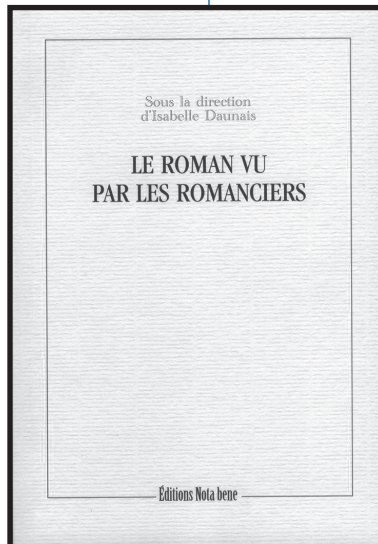
S'il y eut crise du roman français au début du xx^e siècle, il y eut plus tard l'existentialisme de Sartre dans l'immédiat après-guerre de 1945. Les discussions (?) Sartre-Mauriac que souligne l'article de Jonathan Livernois, « François Mauriac : "Ce n'est point le chrétien qui juge..." », article

dans lequel André Gide aussi est présent, rendent compte à leur façon des questions alors à l'ordre du jour. LA question qui se pose : celle de la liberté du roman, de la liberté d'action de ses personnages vis-à-vis des « doctrines ».

LE(S) NOUVEAU (X) ROMAN(S)

Le Nouveau roman, lui, marquera profondément l'écriture romanesque de la seconde moitié du xx^e siècle; « Le Nouveau roman devant le roman » de Katerine Gosselin est une pure merveille d'analyse à la fois pointue et parfaitement claire. Sa lecture de l'histoire (des histoires, en fait) du roman selon Sarraute, Simon et Robbe-Grillet montre bien que le roman dit traditionnel servait à la fois d'appui et de repoussoir permettant l'usage de l'adjectif « nouveau ». Il montre également que le Nouveau roman était aussi nombreux qu'il y avait de nouveaux romanciers. Que sa prépondérance quasi totalitaire explique, selon Lakis Progudis, que l'essai de Jacques Laurent, *Roman du roman* (1977), soit injustement passé inaperçu.

On se prend à souhaiter que le groupe de recherche TSAR (Travaux sur les arts du roman), sous l'égide duquel ce recueil est né, mène un travail semblable sur « la pensée romanesque » après celui-ci sur « la pensée romancière ».



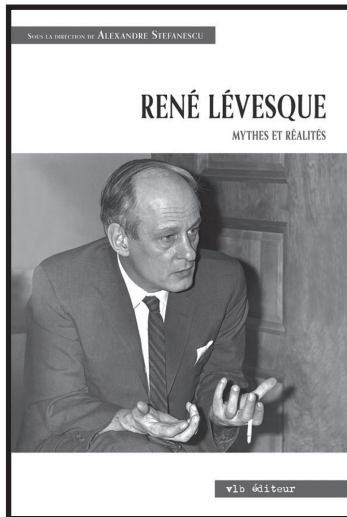


Alexandre Stefanescu (dir.), *René Lévesque. Mythes et réalités*, Montréal, VLB éditeur, coll. « Études québécoises », 2008, 256 p., 29,95 \$.

La parole active

René Lévesque : à lui seul, ce nom résume un large pan, le plus dynamique et le plus tonifiant peut-être, de l'histoire du Québec dans la seconde moitié de xx^e siècle.

En 2007, vingt ans après le décès de René Lévesque, un colloque tenu à la Grande Bibliothèque sous la présidence de Claude Corbo visait à faire le point sur l'action et la pensée de l'ancien ministre libéral (1960-1966) de la Révolution tranquille qui fut aussi le fondateur du Parti québécois en 1968 et le premier ministre du Québec entre 1976 et 1985. Voici les actes de ce colloque accompagnés du CD d'un discours sur le nationalisme prononcé par Lévesque le 9 mai 1964 au collège Sainte-Marie.



L'ouvrage contient le texte de seize communications — la journée du 23 novembre 2007 aura été fort bien remplie ! Et l'ouvrage se lit avec un intérêt qui ne se dément quasi jamais, les sujets abordés, vastement diversifiés mais bien regroupés, l'étant toujours dans un langage qui facilite intelligemment la lecture, alors même que le sujet ou le point de vue analytique peut être fort pointu.

« L'ORGUEIL DES HUMBLÉS »

Puisqu'il ne saurait être question de présenter et d'analyser chacune des communications, il importe de fournir au moins le nom des personnes qui les ont présentées, en suivant l'ordre de la table des matières : Claude Corbo, Lysiane Gagnon, Daniel Jacques, Jean-Jacques Simard, Xavier Gélinas, Louis Balthazar, Pierre Nepveu, Michel Lévesque, Serge Denis, Marc Comby, Alain Noël, Éric Bédard, Pierre Ancil, Philip Resnick, Guy Lachapelle et Martine Tremblay. Les sujets vont de l'attitude première et fondatrice de Lévesque, « l'orgueil des humbles » selon J.-J. Simard, à son intérêt particulier pour le langage selon Louis Balthazar et Pierre Neveu, à son ou ses point(s) de vue sur la gauche et la social-démocratie (Denis, Comby, Noël), à l'influence sur lui de Georges-Émile Lapalme et Gérard Brady (M. Lévesque), à ses rapports à Lionel Groulx et au nationalisme québécois (Gélinas, Lachapelle), aux « bleus » du RN (Bédard), aux communautés culturelles et nommément à la communauté juive (Ancil), au Canada anglais enfin (Resnick). La synthèse de tout cela, par Martine Tremblay, est un modèle de pertinence et de concision.

PAROLE, CULTURE, ORALITÉ

Bien sûr, il y a des textes qui retiennent du premier coup votre attention. J'en veux souligner trois, en disant haut et fort que cela ne signifie surtout pas que les autres, deuxième lecture, ne retiennent pas la même attention. Les trois : celui de Pierre Nepveu d'abord, nous sommes ici entre littéraires ; parce que Nepveu montre bien comment culture et oralité ont partie liée chez Lévesque ainsi que chez le

F.D. Roosevelt des « causeries au coin du feu » qui l'a tant influencé, ce que souligne aussi Balthazar. Le « pur pouvoir du récit » et « l'aptitude à raconter » (p. 69) sont des données essentielles de la parole de Lévesque, en quoi elle se distingue de la rhétorique sans appartenance de Trudeau.

Si l'« Ouverture » de Claude Corbo propose une lecture attachante du mois de novembre dans la carrière de Lévesque, ce sont les deux textes qui suivent qu'il faut opposer. Celui de Lysiane Gagnon, plutôt mesquin sinon hargneux, atrabilaire : au législatif, Lévesque n'est que le projet de loi 101 — et encore, c'est la loi de Camille Laurin. La nationalisation de l'Hydro a commencé sous Godbout et s'est continuée sous Lesage, la SAAQ était déjà en cours sous Bourassa, comme la loi sur le financement des partis et des élections (sait-elle bien l'influence de Gérard Brady, en cette occurrence?), etc. Lévesque est un mythe à cause de ce qu'il était, « moins à cause de ce qu'il a fait » (p. 17). L'article suivant, de Daniel Jacques, reproche à Lévesque son célèbre « À la prochaine fois » si tant aimé de prime abord ; mais ce reproche s'accompagne de tant de compréhension et d'attention qu'on accepte de le suivre, même si on se trouve en désaccord : il y a là de l'idéalisme malheureux, pas de matoiserie intempestive.



François Chalifour, *Hélène Lefebvre. De la peinture à la performance*, Ottawa, L'Interligne, coll. « Synapses », 2009, 96 p., 24,95 \$.

De l'image à la parole

Un tout petit livre, mais ô combien intéressant et intrigant tout à la fois, qui témoigne de l'évolution d'une pratique créatrice qui mène de la peinture à la performance en passant par les installations.

Trois étapes dans la carrière en création d'Hélène Lefebvre : peinture, installations, performance. Née à Québec, linguiste et avocate de formation, elle entreprend à compter de 1996 « une longue séquence de production qui l'inscrira comme une des artistes en vue de la scène culturelle franco-ontarienne » (p. 11-12).



Ce petit livre, en sa fin (p. 69 sq.), présente des images des diverses phases de la carrière de M^{me} Lefebvre ; dans les pages qui précèdent, il offre des analyses très détaillées malgré leur brièveté (toujours la même d'un chapitre à l'autre) des divers moments de la démarche de M^{me} Lefebvre.

Le mot « peinture » va de soi, sans doute ; tel n'est pas le cas des mots « installations » et « performance ». L'auteur les explique de façon nette, claire. Il faut souhaiter à tout artiste d'avoir un lecteur aussi généreux, attentif et autorisé que l'est François Chalifour, sémioticien, pour l'œuvre d'Hélène Lefebvre. ■